

Fondation
Charles Veillon

*Discours de proclamation et
hommages au lauréat du
Prix Européen de l'Essai
1979*

Pascal Veillon
Denis de Rougemont
François Bondy
Jean Blot
Manès Sperber

Allocution de Monsieur Pascal VEILLON

Je ne suis pas écrivain et les mécanismes de la création auront toujours quelque chose d'un peu mystérieux pour qui n'y participe pas. J'imagine pourtant l'écrivain assis à sa table pour écrire un roman ou une pièce de théâtre. Il doit avoir l'idée de personnages, de situations, de modèles à partir desquels écrire son oeuvre. J'imagine le poète avec les sentiments, les sensations qui donnent naissance à son poème. Mais l'écrivain qui s'installe pour écrire un essai, qu'a-t-il dans la tête et dans le coeur? Probablement d'abord ses idées, ses idées pour changer le monde. Et puis bien sûr sa vie, son expérience, toutes les joies, toutes les douleurs qui lui permettent de «choisir entre la vie et la mort», comme le recommandait Dieu à vos pères, Monsieur Sperber. «Choisissez la vie afin que vous viviez...». C'est une phrase de la Bible.

Et c'est au fond pour cela que le Prix Européen de l'Essai est décerné chaque année par la Fondation Charles Veillon. Pour que l'humanité puisse faire ce choix de la vie, pour qu'elle arrive à une vie meilleure, il faut que l'homme puisse crier ses idées, ses intuitions, sa réflexion, toute son expérience. Et quand il le fait avec authenticité et talent, il faut que cela soit reconnu, proclamé par tous les moyens possibles. Le choix que nous faisons chaque année d'une oeuvre que nous trouvons importante sur le plan des idées et aussi sur le plan du témoignage qu'elle apporte, n'est qu'un de ces moyens.

Nous sommes heureux, aujourd'hui, de mettre ce moyen à votre service, Monsieur Sperber, de le mettre au service de votre oeuvre et du message que vous avez à transmettre au monde. Cela peut sembler prétentieux: vous n'avez certes pas besoin de ce prix pour aller «Au-delà de l'oubli»!. Notre choix est avant tout un hommage à votre oeuvre et à votre vie toute entière. Tout à l'heure, deux de vos amis parleront de cette oeuvre et de cette vie beaucoup mieux que je ne pourrais le faire. Mais j'aimerais dire encore une chose à ce sujet.

J'ai parlé de l'écrivain qui décide d'écrire un essai. Cela n'a jamais dû être votre cas, à en juger par votre oeuvre de romancier et d'auto-biographe. Voici une question qui revient constamment quand nous devons, en tant que jury, choisir un livre. Est-ce un essai? Est-ce un roman? Est-ce un traité? Dans le fond, peu importe. Notre prix

s'appelle «Prix Européen de l'Essai» pour bien montrer qu'avant toute chose, ce sont les idées et leur mise en pratique qui nous intéressent. Nous ne choisissons pas un livre pour le classer, mais pour en stimuler la lecture afin qu'elle germe dans l'opinion publique. A quoi sert un écrit d'opinion s'il ne détermine pas une action?

Voilà ce qui nous a impressionnés dans votre oeuvre et dans votre autobiographie: votre participation à la vie, et même à l'histoire. On déplore souvent l'impuissance des intellectuels dans les grands problèmes du monde. Il ne tient, en fait, qu'à nous de mettre en marche nos idées. Nous vous remercions de nous y aider.

Allocution de Monsieur Denis de Rougemont

Le Prix Européen de l'Essai décerné par la Fondation Charles Veillon voudrait appeler l'attention — je cite le texte de ses statuts — «sur tout ouvrage ayant valeur de témoignage ou offrant une critique féconde des sociétés contemporaines, de leur mode de vie et de leurs idéologies».

De ces critères — auxquels s'ajoute celui — non-expressément formulé — de la lisibilité de l'oeuvre — je déduis que l'autobiographie en trois volumes de Manès Sperber répond d'une manière exemplaire aux exigences de notre Prix Européen de l'Essai.

C'est pourquoi, laissant à François Bondy et à Jean Blot le soin de vous parler des essais au sens actuel et plus technique du terme, et de l'oeuvre romanesque de Manès Sperber, je me limiterai à présenter ici les trois volumes intitulés Porteurs d'eau, Le pont inachevé et Au-delà de l'oubli qui composent l'autobiographie de Manès Sperber. Publiés d'abord en allemand, dès 1974, ils ont paru en France de 1976 à 1979 dans la belle et vivante traduction d'Edmond Beaujon. La réussite incontestable de cette oeuvre, éminemment lisible de près de 800 pages, tient sans nul doute à l'art du romancier qui a su transformer cette réflexion critique sur l'époque autant que sur l'auteur lui-même en une histoire véritable, pleine de rencontres, de surprises et de suspense, de coïncidences significatives et de situations dramatiques, au point que le lecteur en oublie qu'il s'agit bel et bien d'événements politiques, de conflits d'idéologies, de doctrines, de passions collectives. Tout ce qui serait chez d'autres débat d'idées devient ici dialogue, action, conflit ou amitié entre personnes réelles, entre personnes du drame de notre temps, saisies dans leur réalité psychologique autant qu'historique.

Ces trois volumes une fois refermés, on s'aperçoit qu'ils constituent en fait un ample et foisonnant essai sur les thèmes majeurs de l'histoire politique du XXème siècle. Le socialisme et le communisme, dont la lutte fratricide en Allemagne aboutit au triomphe du national-socialisme d'une part, du stalinisme de l'autre, y sont saisis dans l'existence éthique et psychologique de l'homme européen, dans toutes ses effarantes diversités religieuses, nationales, raciales, et dans ses plus profondes contradictions, comme celle qui oppose en nous la volonté de puissance et la passion de la liberté, ou en

d'autres termes: le désir d'exercer un pouvoir sur autrui (c'est la puissance) ou de l'exercer sur soi-même (c'est la liberté).

Pas une seule prise de position «européiste» dans ces volumes, mais en revanche, l'oeuvre est nourrie — comme peu d'autres aujourd'hui — d'une connaissance approfondie, vécue, des diversités de l'Europe, surtout de l'Europe de l'Est, de l'Europe germanique et de la France.

Manès Sperber naît dans une bourgade juive de la Ruthénie, c'est-à-dire d'un district de l'Ukraine rattaché à l'empire austro-hongrois, et pendant toute son enfance, il se voit obligé de se débattre, que ce soit à l'école ou avec les domestiques de ses parents, entre cinq langues: l'ukrainien, le polonais, le yiddish, l'hébreu et l'allemand. La guerre de 14-18 et l'avance des russes obligent sa famille à se réfugier à Vienne, où il découvre la pauvreté. On l'envoie avec d'autres «enfants viennois sous-alimentés» passer un été à Amsterdam. A Vienne, il découvre très tôt la psychanalyse d'Alfred Adler auprès duquel il travaille dès l'âge de 16 ans, et sur lequel il publie son premier livre à 20 ans. Devenu psychologue professionnel, il donne des cours à Zagreb, séjourne longuement en Dalmatie, puis il quitte Vienne pour Berlin où il s'engage à fond dans l'action révolutionnaire communiste, tout en donnant des cours du soir sur la psychologie adlérienne. Il fait comme tant d'autres le pèlerinage de Moscou. Il assiste impuissant à la lutte fanatique du parti communiste allemand contre la sociale-démocratie qui permettra l'accession d'Hitler en 1933 à la Chancellerie du Reich. Traqué par les Nazis, arrêté, battu, emprisonné à Berlin, il est libéré en tant que sujet autrichien et part en exil à Paris, où le parti communiste lui assigne la direction d'un institut d'études antifascistes. En 1937, bouleversé par le procès de Moscou, Manès Sperber se décide à rompre avec le parti communiste. Il essaie de se refaire une vie à Vienne, comme psychologue. Mais survient l'Anschluss: nouvel exil en France. Au début de la guerre contre Hitler, il s'engage dans l'armée française, puis après la défaite, se réfugie avec sa femme en Suisse pour s'y voir interné dans un camp, près de Zürich. L'épisode lui aurait laissé un souvenir très amer de notre pays, n'eût été l'intervention du Pasteur Maurer et de sa femme qui recueillent chez eux le couple Sperber avec leur bébé qui vient de naître. Manès Sperber leur rend un émouvant hommage dont je voudrais citer ici quelques lignes:

«Le pasteur et sa femme vivaient et se comportaient comme les

chrétiens du Sermon sur la Montagne. J'avais toujours pensé qu'il devait exister des chrétiens de cette sorte, et voilà que j'en avais découvert dans ce presbytère de la Haldenstrasse. De tels êtres justifient non seulement leur propre existence, mais celle de nous tous sur cette terre; c'est grâce à eux que la lumière brille même dans les ténèbres».

Dès la libération, les Sperber retournent à Paris, et c'est à ce moment-là que Manès se décide à devenir écrivain et d'abord à republier ses premiers romans. Il a quarante ans. Il va devenir citoyen français. Mais sa carrière littéraire se déroulera d'une manière très originale, voire sans exemple, que je sache, en partie double dirait-on, entre le monde germanique et la France.

Nous voici bien loin, semble-t-il, des origines ukrainiennes et du bourg juif, ou Chtettel, de Zablotow. Mais elles expliquent pourtant toute l'oeuvre de Sperber. On les y sent partout présentes, avec une sourde autorité. Lui-même se définit souvent par son éducation juive, biblique, dans la tradition hassidique qui régnait au début de ce siècle en Pologne, en Ukraine, en Galicie. Tradition «intégriste» dirions-nous aujourd'hui, hassidim signifiant fidèle et pur. Tradition à la fois rigoriste quant aux rites mais pénétrée d'une ardente espérance dans la venue toujours prochaine du Messie. Tradition dont Manès Sperber a gardé non la foi mais l'exigence éthique de justice, de vérité à tout prix et d'espérance en dépit de tout, — sa ferveur révolutionnaire. Parlant de sa treizième année, à Vienne, et de ses premiers contacts avec le socialisme, il écrit:

«J'avais cessé depuis bien longtemps d'obéir aux commandements et de respecter les innombrables interdits qui gouvernent la vie quotidienne d'un juif pieux, mais je vivais encore dans la même espérance que celle avec laquelle, enfant, j'attendais le Messie. C'était désormais l'activité révolutionnaire qui nous tenait lieu de messianisme. L'idée que ce monde ne peut pas durer, qu'il doit changer radicalement, qu'il peut devenir et deviendra meilleur, ne devait plus m'abandonner; elle n'a jamais cessé de me guider».

D'où son engagement, dès l'adolescence, au service de la liberté de tous les hommes par la lutte contre toutes les tyrannies, mystifications idéologiques ou pathologiques. Tradition dont il a gardé son sens d'une mission — je dirais dans mon jargon calviniste: d'une vocation.

Trois phrases tirées du dernier tome de l'autobiographie l'illustrent admirablement:

«Depuis ma prime jeunesse, j'ai toujours considéré qu'il était judicieux et par conséquent nécessaire que chaque être humain vive pour quelque chose».

Ou encore:

«Depuis mon jeune âge connaître et professer sa foi étaient pour moi deux actes indissolublement liés».

D'où sa conception très engagée de l'oeuvre littéraire:

«Toute oeuvre est pour moi un appel toujours renouvelé qui doit éveiller le lecteur et m'éveiller moi-même».

(Vous confierais-je qu'en tout cela, je sens quelque chose de fraternel entre le fils de pasteur que je suis et le petit-fils de rabin qu'est Manès).

Cette exigence, d'origine religieuse, toujours restée décisive même chez l'athée qu'il est devenu dès son adolescence, lui donne une lucidité rare dans l'analyse du long aveuglement des partisans et militants communistes, sous Staline, et lui confère une valeur de témoignage unique sur l'aventure politique dominante du XXème siècle, telle qu'il l'a vécue dans le drame, et telle qu'il a vu tant de chefs, d'intellectuels, et parfois de martyrs, la vivre avec lui.

Voilà ce qui fait à mes yeux la valeur unique de cette oeuvre.

Aujourd'hui, toute la publicité, tous les succès de vente vont aux virtuoses de la palinodie, à ceux qui en jouent comme si c'était une trompette publicitaire! — Tout le succès va donc aux ex-staliniens, même et surtout quand ils se vantent de ne pas rougir de leur passé, comme aux ex-maoïstes qui insultent leurs camarades d'hier au nom de leurs ennemis d'avant-hier, distribuant le blâme à gauche et à droite avec une arrogance qui elle seule reste invariable...

Manès Sperber a écrit qu'il voulait être «l'homme qui rappelle».

Celui qui analyse l'époque avec toute la patience du biographe le plus cruellement objectif (contre lui-même s'il le faut) et l'amertume de l'autobiographe qui donne ses erreurs pour telles.

Mais surtout, à la grande différence des nouveaux libéraux que l'on sait, Manès Sperber n'utilise pas son expérience et ses erreurs anciennes pour servir sa gloire personnelle, mais pour en tirer des leçons d'action. Il n'a rien renié, il voit mieux ce qu'il faut faire. Il est

resté militant, le responsable de l'espoir.

En couronnant cette autobiographie qui n'est pas seulement celle d'un homme, d'un artiste, d'un des esprits les plus pénétrants parmi nos contemporains, mais qui est aussi la biographie de notre époque, le jury du Prix Européen de l'Essai a voulu non seulement réparer une certaine injustice envers un auteur certes célèbre en Europe centrale mais encore beaucoup trop peu connu dans le domaine de la francophonie.

Notre jury a voulu aussi attirer l'attention sur l'oeuvre qui peut le mieux nous guérir de tant d'illusions flatteuses pour notre bonne conscience de libéraux, de démocrates, de libertaires, voire d'hommes de gauche. Une oeuvre dure et grave, mais qui peut ranimer l'espoir messianique, malgré tout, de la reconstruction, au-delà des catastrophes imminentes, d'une communauté humaine digne du nom.

Allocution de Monsieur François BONDY

Seul un grand psychologue comme notre lauréat dont les oeuvres de jeunesse ont enrichi l'«Individualpsychologie», celles-là même qui viennent d'être rééditées avec grand succès, pourra comprendre mon embarras et mes complexes puisque je dois prendre la parole après Denis de Rougemont. Or, cet ami a dit — et avec quel talent! — des choses que je m'étais proposé de vous révéler (et bien d'autres choses aussi auxquelles je n'avais pas pensé, cela va sans dire). Je suis donc forcé de «rempocher» mon petit discours.

Toutefois, sur le plan de la simple information, je suis à l'aise parce que je connais bien le rayonnement et l'écho croissant de l'oeuvre de Manès Sperber dans les pays de langue allemande; cette présence est d'ailleurs «multimédia» puisque nous le voyons apparaître à la télévision allemande, prenant part à des débats, telle cette excellente version télévisée de sa trilogie «Comme une larme dans l'Océan». Nous l'écoutons souvent à la radio allemande où il a notamment évoqué Nietzsche et Dostoïevski. Nous lisons ses parutions, plus nombreuses qu'en langue française, particulièrement ses essais récents. Nous écoutons ses conférences — entre autre à l'Université de Vienne et hier, tout précisément, dans la plus grande salle de la mairie à Zürich où se pressait un public nombreux et visiblement familier de l'oeuvre. Manès Sperber a pourtant déjà eu un rayonnement incontestable alors qu'il séjournait à Zürich en tant que réfugié, avec son épouse Zènka. C'est à cette époque, je crois, qu'une publication écrite entièrement par lui s'appelait «Zur Selbstverständigung», (pour clarifier nos idées). Elle devait l'aider, d'ailleurs comme nous, ses amis. Aider à nous orienter dans un monde transformé, par rapport à des idéologies devenues vétustes. Le cercle de ses amis d'alors était restreint. Nous communiquions toutefois avec intensité, grâce à ses amis d'avant-guerre, tels qu'André Malraux et Raymond Aron. L'universalité que l'on peut appeler «le succès» est venue plus tard et s'est considérablement élargie avec la publication récente de trois volumes relatant ses souvenirs.

Manès Sperber qui a connu l'emprisonnement au début du Troisième Reich a pu émigrer en France où il passa finalement la plus grande partie de sa vie; il y est connu comme éditeur et directeur de collection. Arthur Koestler et de nombreux écrivains allemands furent publiés par ses soins. Et surtout, j'ai eu la chance de publier bon

nombre de ses essais et romans dans une revue parisienne. Pourtant, je crois que son expérience politique de «Mitteleuropa» — Yougoslavie comprise — les racines très autrichiennes de son style, ses liens d'artiste et de polémiste avec la langue allemande restent au centre de son oeuvre, comme tout particulièrement sa communication avec les allemands — les jeunes générations comprises. Manès a pris position au sujet des thèmes allemands les plus brûlants — le terrorisme, la répression. J'ai pu constater que même ceux qui étaient éloignés de ses conclusions tenaient compte de ses analyses et respectaient sa position. On sentait chez lui le double souci de la justice et de la justesse.

Je pourrais presque dire qu'il est devenu en Allemagne, un «contes-tataire incontesté»! Cet état lui convient d'autant mieux qu'il est un paradoxal.

Manès Sperber a été reconnu pour son apport à la littérature allemande. Reconnaissance consacrée par des prix parmi les plus importants, tel le Prix Büchner de l'Académie de Darmstadt, le Prix Goethe d'Hamburg et j'en passe.

Pour la Fondation Charles Veillon, il est le premier des lauréats du Prix Européen de l'Essai appartenant au domaine de la littérature allemande. A ce propos, l'on peut se poser la question: un homme, né en terre allemande, vivant à Paris, écrivain bilingue et cosmopolite, est-il vraiment et avant tout un écrivain allemand? Je pense, pour ma part, que Manès Sperber est typiquement l'expression de la culture allemande au sens le plus profond du terme, puisque l'Allemagne de Leibnitz, de Goethe, des frères Schlegel a été une Allemagne ouverte au monde comme nulle autre culture moderne et que le cosmopolitisme, la faculté et le désir d'assimiler ce qui vient d'ailleurs — que ce soit de France, de Russie, des pays scandinaves — est caractéristiquement allemand. On peut songer à Goethe traduisant Diderot et Manzoni et qui, le premier, employa le terme de «Weltliteratur».

J'ajouterai une dernière remarque: notre lauréat me frappe par le fait que tout précoce qu'il fût, cet écrivain n'a cessé de se développer. Ainsi, l'oeuvre récente du septuagénaire, oeuvre d'autobiographie, d'essais, apparaît comme un dépassement, comme le vrai sommet de sa carrière d'auteur. Elle n'est pas une «oeuvre de vieillesse», mais de la plus pleine et riche maturité.

Allocution de Monsieur Jean BLOT

Après les exposés que vous avez entendus qui vous ont présenté Manès Sperber, l'homme, son importance, la vie intellectuelle de son temps, le domaine qui est le sien, j'aimerais ajouter seulement quelques mots pour préciser où se situe, à mes yeux au moins, l'originalité littéraire de ce grand écrivain. Ce en quoi, ce par quoi, pour moi au moins, il est irremplaçable: ce ton qui n'appartient qu'à lui, la fermeté de son discours où je crois qu'on le reconnaît aussitôt, ce rapport aux hommes, aux lieux, aux événements, qui fondent son originalité. Peut-être en faut-il chercher la source dans le fait que Sperber se tourne vers la littérature, alors qu'il est déjà adulte, et que les crises qui l'ont conduit vers un discours singulier, c'est-à-dire, le discours littéraire, ne sont pas celles que l'on découvre volontiers à l'origine de l'écrivain. Le discours littéraire est auto-justification. On part à l'étranger parce que l'intime ne vous entend pas. On imagine volontiers la vocation issue d'une enfance malheureuse, isolée au sein d'une famille. A l'origine de la vocation de Sperber, il y a bien une famille qui repousse, il y a bien une famille qui exclut, mais cette famille se nomme le parti communiste. Et celui qu'elle rejette est un homme faible. C'est-à-dire qu'il est d'ores et déjà en possession de tous ses moyens de langage au moment où il se convertit au discours de la rupture, au discours de l'exil, à savoir le discours romanesque, le discours littéraire. Car, à l'origine de l'écrivain, on a bien raison de dresser une stèle à l'exil, mais il s'agit alors, dans la plupart des cas, d'un exil d'enfance, d'un exil intime et qui n'est souvent que la découverte douloureuse de l'autonomie du moi. Tout au contraire, l'exil chez Sperber suit le plus prodigieux bain de fraternité que l'histoire des hommes ait enregistré et qui fut la face radieuse du communisme à ses débuts. C'est-à-dire que pour cet écrivain, que pour cette vocation, l'exil vient après la fraternité et non avant. Qu'il est objectif, non subjectif. Exil, c'est-à-dire incommunicabilité. Le mérite moral de tout écrivain digne de ce nom réside dans le refus de cette incommunicabilité. Son travail, son métier vont consister à la refuser précisément en tant que telle et à la surmonter. Ici encore, chez Sperber, le moment de l'incommunicabilité, sa découverte ou son intuition sont paradoxalement situés après le discours, après la con corde, après l'entente, non avant. Et s'il y a crise enfin, et radicale, comme on en trouve souvent à l'origine des vocations et pareilles à

d'autres en ce sens qu'elle remet en cause la personnalité toute entière et son destin, elle se nomme ici la deuxième guerre mondiale et l'histoire en folie. De cette crise « objective », de cette incommunicabilité « diurne », de cet exil « adulte », de cette rupture selon l'ordre des « faits », résulte une part au moins de l'originalité de Manès Sperber et de son style. En eux, pour une part au moins, sa valeur, leurs valeurs se fondent. Pour le style d'abord; le mirage poétique, ce narcissisme du langage qui constitue, qui le constitue, le langage, à la manière d'une réalité seconde ne sera jamais son fait. Le langage chez l'essayiste, comme chez le romancier, sera tout entier pénétré d'une rare énergie indicative. Ce style volontaire, impérieux, volontariste même, il faut le dire « fort », précisément et vite, car jamais la question de ce que l'on a à dire ne pourra se poser, toujours la matière sera entre; il faudra se limiter à l'essentiel et c'est trop encore. La hâte habite la phrase et la pensée et je crois que cette hâte est belle et qu'elle prête sa beauté à cette phrase et à cette pensée. Comme Djoura, un des héros de la « Baie perdue », Sperber écrit, je cite: « uniquement pour ceux à qui l'essentiel suffit ». Il en est de même pour les personnages romanesques ou biographiques. Encore une fois, Sperber n'a pas découvert l'autre, les hommes par la littérature, mais bien la littérature par l'exil loin des hommes et la rupture de la fraternité. Son expérience d'homme politique, sa science et sa pratique de la psychologie commandent sa vision littéraire. Vrais ou fictifs, les personnages ne sont pas saisis dans l'intimité, mais connus dans le monde et mesurés à son oeuvre par des détails extérieurs, dessinés d'un trait. Jamais les objets dont on peint les nuances, les goûts, la qualité, toujours des sujets qui se révèlent par l'acte et par les discours. Et pour peindre les personnages les plus attachants et majeurs, et qui sont devenus pour de nombreux lecteurs de Sperber des compagnons et des amis, lorsqu'on les redécouvre, on a l'impression de les connaître, comme dans la vie on connaît ses amis dont on aurait toujours du mal à dire la couleur précise de leurs yeux — et si l'on cherchait à le dire, l'expérience démontre que l'on se trompe une fois sur deux — et dont on sait, dont on peut prévoir l'action, la réaction, le discours, et surtout dont on sent, dont on devine et dont on porte avec soi quelque chose d'indéfinissable et qui s'appelle la présence.

Il est encore une réussite dont j'aimerais parler dans cette oeuvre, parce qu'elle me paraît non pas seulement admirable mais aussi par-

ticulièrement indicative ou révélatrice de la particularité ou de la spécificité de ce talent aussi bien que de la morale dont il se nourrit. Il s'agit d'enfance. Pour le roman, c'est un personnage épisodique sans doute, mais à mon sens, bouleversant: le petit Jeannot, de la «Baie perdue», et c'est surtout l'enfant Sperber lui-même du premier volume de l'autobiographie dont Denis de Rougemont vous a déjà parlé. Il s'agit essentiellement du premier volume, le plus émouvant à mon sens, le «Porteur d'eau». Dans les deux cas, c'est-à-dire, dans le cas du petit Jeannot et dans le cas de Sperber enfant, il y a un rapport nouveau qui est établi avec l'enfance, qui est fondé non plus sur une complaisance poétique, mais bien sur le respect. Plus d'exotisme, ici. La vérité. L'enfant a sans doute son langage pauvre et charmant, son intelligence propre, sa sensibilité qui n'est pas celle de l'adulte; mais ces caractéristiques ne portent atteinte ni à sa gravité, ni à sa dignité, et par ce détour, ou plutôt par ce raccourci Sperber a campé devant nous une autre enfance, l'enfant tel qu'il est pour lui-même sujet de son histoire, et non tel qu'il apparaît aux yeux de l'adulte, aux yeux du souvenir, aux yeux du regret. L'objet est l'aimant de la solitude. Solitaire, Sperber ne l'est que le temps de devenir écrivain, jamais par goût. Habité au contraire par tous les hommes vers lesquels cette littérature du désengagement ou du moment du désengagement le reconduit. Aussi bien les paysages, les objets de cette oeuvre auront toujours une orientation morale. Ainsi, de cet arbre d'où naissait, je cite: «une bonté infinie, sa douceur pénétrait la chambre comme pour la consoler d'être aussi laide» ou encore, ces collines des Carpates qu'il a aimées et qui parce que derrière chacune, une autre se profilait, lui ont tôt signifié la permanence de la vérité et ses métamorphoses. Chacune, ainsi que ces collines, je cite, «était un indice qui nous met sur la voie d'une autre vérité dissimulée derrière elle». Paysages sans doute, et admirablement célébrés, mais paysages intérieurs aussi où se dessine cette unité singulière du scepticisme et de l'ardeur qui est le moteur de l'oeuvre et sans doute de l'homme. Cet amer espoir dont le sourire illumine l'un et l'autre. Parce que cette vérité poursuivie ainsi de colline en colline n'est pas dans l'homme: elle est entre les hommes.

A cette compréhension ou à cette intuition de la «nature sociale» non pas seulement la vérité, mais peut-être de la réalité toute entière, entrevue dès la lointaine enfance dès le Chtettel de Zablutow et sa communauté à la fois chaleureuse et inspirée, Sperber emprunte un talent singulier pour la description, mieux pour la représentation, non

plus d'individus, mais chose rare, de milieux. C'est le Chtettel hassidique de «Porteur d'eau», ce sont les communistes de «Le buisson devint cendre», les exilés de «Plus profond que l'abîme», les partisans et les résistants de «La baie perdue». Plus rares encore, me semble-t-il, les portraits de villes dans l'autobiographie ou dans les essais sur Adler, où Vienne et Berlin de la deuxième et de la troisième décennie du siècle sont peints avec une étonnante acuité, où se trouve rétablie une harmonie que je trouve admirable entre les choses, les hommes, leurs rapports et leurs idées, de telle sorte que la vie même d'une ville est toute entière présente.

Dans une interview qu'il accordait naguère à Jean Bloch Michel, Sperber évoquant son enfance, sa formation religieuse, situait là l'origine de sa vocation. Alors la rupture avec le parti, l'exil, la guerre l'auront reconduit, sinon à sa formation, au moins à sa leçon essentielle, à savoir que: «Dans toute réalité, il est quelque chose de plus vrai que la réalité même: gestes, actes et événements sont pareils à un combat d'ombres au sein duquel se cache quelque chose de plus important». Et il concluait: « ce quelque chose, appelons-le la signification». Non pas un mystère, mais une signification profonde et cachée, qu'il nous appartient de découvrir. La réalité alors devient pareille à une pellicule recouvrant, je cite: «La richesse du monde des significations». C'est bien parce qu'il a toujours refusé le nihilisme et rejeté l'absurde et le non-sens au moment même où l'histoire — pour tous sans doute, mais pour lui plus que pour tout autre (pour les raisons que Denis de Rougemont a décrites) — ressemblait mieux que jamais à celle racontée à un idiot et ne signifiant rien: «Full of sound and fury and signifying nothing» — qu'il a su préserver dans sa vie, dans son oeuvre, dans ses romans autant que dans ses essais, la lucidité de l'esprit et la générosité du coeur, une fraternité sans illusion ni complaisance, un espoir amer, enfin, et il le formule mieux que personne, chez lui comme chez ses personnages, le désespoir restait toujours un espoir impatient.

Pour toutes ces raisons, il convient de saluer en Sperber un des grands témoins de notre époque déchirée. Par sa tolérance impatiente, l'appel vigoureux qui résonne dans son oeuvre, il convient de reconnaître en lui davantage le prophète d'une fidélité, le prophète d'un espoir, et c'est pourquoi il convient de l'honorer aujourd'hui.

Je veux remercier très chaleureusement et du fond du coeur tous ceux qui ont organisé cet hommage et les remercier d'avoir bien voulu m'y associer.

Allocution de Monsieur Manès Sperber

Heinrich Heine fit dire à un savant qui avait assisté muet à un vif débat: «Comme j'ignore tout du sujet en question, je vais lui consacrer un livre». Cela semble absurde et ne l'est pas réellement car le professeur exagérément tudesque annonce ainsi sa résolution d'étudier à fond le problème discuté et de partager ses connaissances nouvellement acquises avec ses lecteurs.

En effet, toute recherche est provoquée par une question, une mise en doute, une prise de conscience pour ainsi dire négative. L'essayiste, lui, ne se met à écrire qu'après avoir abandonné ses certitudes, de plein gré ou à la suite d'événements qu'il ressent comme des défis intolérables.

Après le «Que sais-je?», on cite souvent l'avertissement: «C'est moy que je peins... je suis moy-mesmes la matière de mon livre» par lequel Montaigne informa le lecteur qu'il était à la fois sujet et objet, donc doublement présent dans l'oeuvre qu'il nomma avec une modestie éclatante, simplement «Essais». Tout en y traitant quelques 97 thèmes généraux et en se référant sans cesse aux textes les plus célèbres, l'essayiste nous révéla davantage sa manière de penser que sa pensée et que le jugement qu'il porte sur les conflits meurtriers dont il reste le témoin désabusé.

A la différence du professeur cité par Heine, l'essayiste ne croit guère que la connaissance puisse jamais être réellement complète, et moins encore qu'elle puisse remplacer la compréhension lorsqu'il s'agit des affaires humaines. Tout en se réclamant, lui aussi, d'un savoir bien fondé, il tend à saisir les phénomènes humains par l'étude de leur sur-détermination et par la recherche des significations, en tenant compte des contradictions en quelque sorte constitutives qui font de l'homme l'être à la fois le plus menacé et le plus menaçant, en effet l'être le plus redoutable de la terre.

Quel que soit le sujet que l'essayiste entend traiter, il n'oublie jamais la part irréductible de sa propre subjectivité; humaniste sceptique, il se résigne à rester lui-même intimement mêlé, pour ne pas dire intégré à ce monde qu'il cherche à éclairer. Cela ne rend ni timide, ni prudent, mais méfiant à l'égard de tout système d'explication totale. Ainsi les moralistes français se gardaient bien de s'enfermer dans un système. A la différence du philosophe allemand qui cherchait le

quoi et le qui, eux répondaient à la question comment?: Comment vivre en société, comment s'en débarrasser? Comment se faire aimer sans aimer soi-même? Comment découvrir sa propre faiblesse et profiter de celle des autres? C'est dire que le moraliste en tant qu'essayiste était bien plus porté à dévoiler des caractères, à démasquer le comportement, à découvrir le fonctionnement des rapports sociaux et des relations personnelles qu'à enserrer l'univers ou son «esprit objectif» dans un système prétendument définitif.

Très jeune, je me tenais pendant quelque temps à égale distance des bâtisseurs de système qui m'offraient le confort des certitudes et la promesse de solutions définitives, et, d'autre part, des moralistes-psychologues qui répondaient à mon besoin constant de connaître l'homme et de comprendre les hommes. C'est alors que je découvris dans une bibliothèque de prêt Friedrich Nietzsche et son «*Menschliches, Allzumenschliches*». J'ai subi l'ascendant de ce philosophe anti-philosophe qui reste sans conteste le plus grand essayiste de langue allemande. Lui-même d'ailleurs se rangeait dans la lignée des moralistes français et de Voltaire.

La Grande Guerre et les tourments de l'après-guerre qui duraient de longues années, nous apprirent à mettre tout en question. Nous avions la certitude que la solution des problèmes les plus ardues était accessible au courage et à la lucidité de ceux qui ne voulaient rien pour eux-mêmes et tout pour tous. J'ai décrit ailleurs combien cette génération était obsédée par l'idée qu'elle avait rendez-vous avec les plus audacieuses vérités et avec les réponses à des questions qu'elle croyait être la première à poser. Elle souriait de l'ignorance sociologique et de la naïveté politique de Friedrich Nietzsche. C'est pourtant dans sa philosophie, bien plus que dans le matérialisme historique, qu'elle puisait la certitude qu'il fallait en finir avec les critères de toutes les morales du passé.

Né en 1905, j'appartiens à cette génération dont l'erreur significative et pernicieuse fut de se croire libérée de toutes les illusions. Or, nous vivions dans «l'illusion lyrique» qu'une révolution irréversible allait transformer le monde et abolir toutes les injustices, tous les maux — à la seule exception de la mort, peut-être. On connaît la suite...

Adolescent, je passais de la philosophie de Nietzsche à l'enseignement d'Alfred Adler, le fondateur de la psychologie individuelle comparative; de la Bible au marxisme, c'est-à-dire de l'Espérance mes-

sianique de mon enfance à l'action qui devait mettre fin à la préhistoire et établir définitivement la paix universelle.

Je ne suis devenu écrivain — il y a 42 ans — qu'après avoir rompu avec le communisme et après avoir décidé de ne plus jamais hypothéquer la moindre parcelle de ma liberté, de refuser tout sacrificium intellectus.

Ainsi suis-je depuis de nombreuses années un adversaire résolu de toute idéologie, de tout dogmatisme, de tous ceux qui se réclament d'un savoir absolu afin d'asservir une grande cause aux moyens les plus ignobles.

Je suis hérétique, un hérétique fidèle en tout, en tant que Juif, en tant que socialiste et en psychologie.

Quand, à l'âge de vingt ans, je venais de terminer mon premier roman, Alfred Adler me conseilla de le publier, car je risquais, disait-il, de m'éloigner de la psychologie qui m'é passionnait alors encore plus que la littérature. J'ai donc décidé de tenter cette aventure seulement 15 ans plus tard. En 1940, je commençais à écrire de nouveau — non pour retrouver le temps perdu, mais pour revivre les espoirs anéantis et pour découvrir au milieu des décombres leur vraie signification: «Pour comprendre un vivant, il faut connaître ses morts. De même il faut savoir comment ont fini ses espoirs — s'ils ont pâli doucement ou si on les a tués. Mieux que le visage, il faut connaître les cicatrices du renoncement».

Mon roman publié en 1949, sous le titre «Et le buisson devint cendre» forme avec «Plus profond que l'abîme» et «La baie perdue» une trilogie. En l'écrivant, je pensais à ceux qui ont 30 ans aujourd'hui. En 1949 aussi, j'osais enfin écrire des essais en français. Ainsi «Houban ou l'inconcevable certitude», mon dernier livre, est en majeure partie écrit en français et traduit par moi-même en allemand.

Je vous suis particulièrement reconnaissant d'avoir distingué cet ouvrage qui, tout en traitant le problème juif, tel qu'il se pose depuis toujours aux descendants de Jacob et tel qu'il intrigue les Gentils, représente en quelque sorte mon testament judaïque — le testament d'un contemporain qui pense parfois devoir ajouter trois millénaires à ses 74 ans.

